

J a c q u e s W a l t h e r

Les Étoiles par leurs noms



Jacques Walther

Les Étoiles
par leurs noms

© Jacques Walther, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2597-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils Paul,
réalisateur inspiré et inspirant

Prologue

Plis et replis en mouvement, blancs. On dirait de la crème fraîche. Ou peut-être de la fumée. Qui se froisserait par saccades, accompagnées d'un bruit de vent, soufflant en rafales. L'image persiste, aussi précise qu'énigmatique, devant le regard attentif de Pablo. Celui-ci se plaît à observer ces ondulations, à se laisser surprendre par leur rythme irrégulier, éblouir par la clarté changeante de leurs méandres, quand soudain il comprend qu'il s'agit en fait d'un tissu, agité par le vent. Alors le tableau s'élargit, révélant peu à peu que ce tissu est un vêtement, une robe immaculée habillant le corps d'une femme, qui s'éloigne dans la nuit avec une étrange dignité, comme si elle glissait ses pas.

Un son de guitare électrique, notes égrenées, distinctes, vient se mêler au bruit du vent. Ainsi qu'au rêve de Pablo. Cependant ce dernier n'est pas pressé de quitter cette ambiance mystérieuse, de laquelle la musique semble vouloir le distraire. Il s'efforce de prolonger sa vision. Il aimerait s'approcher de la femme en blanc, emboîter son pas dansé, la voir se retourner.

La guitare s'intensifie, en phrases tâtonnantes, répétées, doublées d'un marmonnement de paroles en anglais... *"the stars... by their names... I know..."*. Mais le jeune homme garde les yeux fermés, tête renversée en arrière, belle gueule, un peu sauvage, cheveux noirs en bataille.

Par moments la mélodie se précise et se déploie alors avec une force aérienne saisissante. Pour le plus grand plaisir de Tom, le guitariste.

Celui-ci profite de la pause, après le premier set d'une répétition frénétique - digne des *Night Drive* - pour chercher un air sur son nouvel instrument : une Gibson "*Les Paul*" noire, dont il est très fier. Ou en tout cas très amoureux, il la soigne, lui parle, la fait briller. Lorsqu'il joue, elle étincelle sous les spots et projette sur les voûtes du plafond, et jusqu'aux murs sombres qui bordent l'espace, des éclairs lumineux qui semblent prolonger l'éclat des sons, comme si ceux-ci devenaient visibles.

Il arrive que l'une ou l'autre de ces taches de lumière s'attarde sur une parcelle de mur, révélant furtivement dans son faisceau, ici la photo d'une vieille Morgan de 1920, là celle d'une MG Spitfire années soixante, ici une pin-up en bikini jaune canari, collée de travers, là un poster des Rolling Stones à leurs débuts - du temps de Brian Jones - à côté d'une affiche des *Night Drive*.

Pablo reste dans la même position. Affalé, les paupières closes, dans son vieux

fauteuil Louis XV. Sa guitare basse appuyée sur sa jambe, sa casquette orange posée sur les genoux. La peinture bleu ciel dont les parties boisées du fauteuil ont été recouvertes est partiellement écaillée, laissant apparaître quelques dorures d'origine, et le visage du dormeur, ainsi auréolé d'une arcade bleue et or, semble sortir d'un tableau de Giotto.

(“Saint Pablo” a-t-il rejoint la femme en blanc ?)

De l'autre côté de la pièce, sur une sorte d'estrade, se trouve un grand canapé à baldaquin dont le *ciel* est tapissé de motifs du zodiaque. C'est le domaine de Gilles et Jennifer, qui y savourent la pause à leur manière. Ils sont maintenant enlacés dans une position peu conventionnelle, un peu indécente, très rock'n roll, qui inclut étrangement le saxophone de la musicienne. Celle-ci, look mi-punk mi-gothique, mais surtout inclassable, cigarette entre l'annulaire et le petit doigt, aux ongles de couleurs et de longueurs différentes, relève sa chevelure asymétrique après un long baiser théâtral - malgré l'absence de public - pour glisser de sa voix rauque à l'oreille de Gilles :

— Hé t'as vu ton pote, comme il a l'air d'un ange !

Gilles jette un œil à Pablo, et dit :

— C'est sans doute sa vraie nature.

— Nature très cachée, ajoute la jeune femme, en ponctuant ses mots d'un rire aussi rugueux que sa voix.

1

"Vous aimez la vie ? Vous aimez votre maison, votre famille ? Alors faites sans tarder un PRD !... Vous aimez votre cheval, votre bateau ? Votre résidence à la campagne ? N'attendez plus ! Faites un PRD !... Un Plan Retraite Dynamique" !

Pablo et Gilles échangent un sourire aigre-doux, sans toutefois se détourner de leur travail. Et la radio qui grésille dans un coin du grand atelier, posée sur une étagère métallique, à côté d'un vieux réveil, continue :

"Apprenez à gérer vos économies !... Vous n'avez pas d'économies ? Qu'à cela ne tienne ! Venez vite nous voir, nous devons en parler... Prenez dès aujourd'hui rendez-vous avec l'un de nos conseillers PRD !" !

— Ha ha ! Je crois qu'on devrait aller les voir, ils vont peut-être nous refiler des économies ! lance Pablo, en émergeant du moteur de la Triumph TR3 dans lequel il était plongé.

Gilles sourit puis, tout en finissant de ranger ses outils, reprend à sa manière le ton de la pub :

— Vous aimez votre radio, vous aimez votre évier (il se lave les mains)... vous aimez votre savon, votre miroir, vous aimez votre gueule dans le miroir (il se fait une grimace entre les taches du vieux rétroviseur accroché au-dessus de l'évier)... vous aimez votre nez en patate, vos oreilles en feuilles de chou, votre calvitie naissante, galopante, décoiffante (Pablo s'est arrêté pour savourer le délire de son ami)... alors venez nous voir ! Nous avons ce qu'il vous faut : des nez calibrés, des oreilles bien collées, des tignasses en masse... N'attendez plus, vous devez faire (Gilles s'approche de son complice, en levant l'index)... un PRD !

Et tous deux éclatent de rire.

— Hah ! T'es en forme, toi ! dit Pablo. C'est d'aller retrouver ta chérie qui te donne cette pêche ?

— Peut-être, mais je crois que c'est surtout de penser à ma retraite... ha ha !

— C'est vrai que c'est super excitant, Jenni devrait se méfier de la concurrence, réplique Pablo en retournant à son moteur.

Gilles ôte alors sa salopette qu'il remplace par un jean à peine plus propre, attrape son smartphone sur l'étagère, passe son blouson dont il remonte le col, et vérifie son look dans le rétroviseur. Avant de sortir, il s'approche de son collègue, à nouveau arc-bouté au-dessus de la calandre de la Triumph, jette un œil dans le moteur, et dit :

— Il a pas l'air facile ce carbu !

Et, devant le silence et la concentration de son ami :

— Bon ! On se voit tout à l'heure... tu veux que je t'amène un sandwich ?

— Non, pas besoin, je passerai chez Nina en allant essayer cette princesse, répond Pablo en se redressant.

— À condition qu'elle daigne répondre à tes avances.

— Qui ? Nina ?

— T'es con ! réplique Gilles en riant.

Pablo caresse alors l'aile de la voiture.

— Oh, ma beauté, je crois qu'on va s'entendre, tous les deux... tu verras, je vais te faire monter les tours, ha ha !

Gilles sourit, saisit son casque "saint exupéry" et quitte l'atelier.

Vaste espace aux murs décrépis, le garage est éclairé par une haute verrière à petits carreaux poussiéreux. Une porte coulissante, un double évier, une paroi d'outillage, un grand lift un peu rouillé, un compresseur, quelques appareils de mesure. Il y a la place pour deux ou trois véhicules entre les murs, et autant à l'extérieur, jusqu'à la basse-cour attenante.

La radio continue à psalmodier, de musiques en pubs, d'infos routières en infos guerrières, sans que Pablo y fasse attention. Il est tout à sa machine. Une TR3A de 1959. Blanche. Intérieur cuir rouge anglais. Celle-ci se met enfin à rugir, après plusieurs essais et un dernier réglage du carburateur.

— Yes ! murmure le jeune homme en posant ses outils.

Puis il éteint la radio, se lave les mains sans quitter la Triumph des yeux, ouvre la porte coulissante et s'installe fièrement au volant. Le véhicule sort alors lentement dans la cour, avec un ronronnement viril qui fait fuir les pintades du voisin.

En allant fermer la grande porte, il attrape sa casquette orange qu'il pose sur sa tignasse en broussaille. Puis il enclenche la première vitesse, la deuxième. Le propriétaire de la basse-cour, qui travaille dans un champ, regarde passer le flamboyant équipage en hochant lentement la tête, mais Pablo ne se laisse pas distraire.

Arrivé sur la grande route, le jeune homme peut enfin passer la troisième, la quatrième, faire monter les tours. La voie est presque déserte. Il ralentit, accélère, essaie les freins, puis plisse les yeux en souriant et regarde droit devant, comme un capitaine au long cours. Il se sent bien, la lumière est belle, le cuir est confortable. Il ressent dans son dos, dans tout son corps, la douce puissance de la machine, avec son bruit régulier, sans à-coups.

En passant le panneau qui indique l'entrée de Tourbeville, Pablo se surprend à penser que "c'est, au fond, un nom pas si con". Puis il ralentit et se penche sur la gauche, par-dessus la portière, pour observer le scintillement des jantes en mouvement. Il aperçoit alors sur sa propre épaule son tatouage en forme de faucon et, comme par réflexe, jette un coup d'œil vers son épaule droite : il n'a pas bougé - depuis deux ans - le crocodile qui semble chercher à se mordre la queue.

... — Oh les filles, doucement... vous m'déconcentrez !... Et si vous voulez pas que je le rate...

— Mmh, t'as pas intérêt à le rater, Doc !... On le veut nickel comme sa nouvelle Morgan, notre Pablo chéri, pas vrai Léa ? répond l'une des deux filles, tout en continuant à dévorer sa copine d'un regard langoureux.

— Oh oui, susurre cette dernière, comme sa Morgan : 100 à l'heure en 4 secondes ! Ok l'artiste ?... je t'interdis d'abîmer notre bolide !

Et, sans tenir compte de l'intervention de Doc le tatoueur - penché sur l'épaule de son "patient" - Mady et Léa, assises un peu à l'écart sur des tabourets de bar, les jambes savamment entremêlées, reprennent de plus belle leurs caresses lascives, leurs jeux de langues et doux gémissements. Pablo, contraint à l'immobilité pour les besoins de la cause, regarde du coin de l'œil les ébats de ses deux amoureuses.

— Vous allez voir, mes belles, quand la Morgan aura un croco et un faucon dans son moteur, pas sûr que vous supportiez le décollage ! Qu'en penses-tu Doc ?

Mais le tatoueur reste concentré sur son aiguille et visiblement ne tient pas à entrer dans leur jeu.

Mady (peau d'ébène moulée dans un vêtement léopard) a choisi un faucon, sur l'épaule gauche, et Léa (chevelure rousse et peau laiteuse constellée de piercings) un crocodile sur l'épaule droite. C'est Pablo qui leur offre ce cadeau. L'idée lui en est venue après une mémorable nuit d'amour à trois, au petit matin. Les deux filles ont adoré et ont passé plusieurs jours à choisir de quels emblèmes elles allaient marquer leur homme. Mais, malgré leur insistance, celui-ci a fermement refusé que leurs prénoms figurent parmi les plumes ou les écailles de leur animal fétiche.

Pablo fait alors une grimace de douleur.

— Ouais, mec, dit spontanément le tatoueur, j'ai senti, doit y avoir un nerf par-là, je peux pas l'éviter. Ça chatouille grave ?

— Hum, d'habitude je suis pas chatouilleux... mais là !

Et il grimace de nouveau.

— Mmh ça m'excite de le voir souffrir, murmure alors Léa à l'oreille de Mady.

Celle-ci enchaîne, lentement, comme pour elle-même :

— Ouais, et il souffre pour nous... ça me fait bander...

Pablo, les cheveux dansant sous sa casquette chatoyante, les deux mains bien calées sur le volant gainé de cuir rouge anglais, garde les yeux plissés, accompagnés d'un petit sourire oblique, un peu tendre, un peu canaille.